

ORIGINAL sans copie.

Voir le *Fr. Mod.* 1949, n° 3, p. 222 (exemple de Saint-Simon). — Daniel Mornet, dans une notice sur *l'Illusion Comique* de Corneille (Renaissance du Livre), cite sans référence un « contemporain » qui emploie cette expression (vers 1635).

PALPLANCHE +

« Pilot de bordage dont la face a l'air d'une planche et qui sert à garnir le devant des fondements de pilotis ou les côtés d'une digue ou d'une jetée » (*Manuel-Lexique*). — Usité aujourd'hui pour désigner des éléments métalliques qui s'ajustent pour former des barrages étanches, autour d'une pile de pont en construction, p. ex.

PINCHEBEC +

Alliage imitant l'or. « *Pinchebec, Peinchebec, Pinsbecq*, tombac très fin composé de cuivre et de zinc très purs. » (Boiste.)

« Une culotte de drap gris-blanc à boutons de pinchebec. » (Inventaire de 1759 cité par A. Babeau, *Les bourgeois d'autrefois*, p. 95.) Était connu en Italie à la même époque sous le nom de *princisbecche* (Goldoni, *La Locandiera*, 1751, a. III, sc. 9). — N. Bouillet (*Dict. Univers.*) donne *Pinchbek*, « nom d'inventeur » (?).

RECOUPE +

1° Seconde coupe du fourrage, regain. — 2° Farine obtenue en faisant repasser le son au moulin. — 3° Recoupe (de carrière), sciure et menus déchets de pierre pulvérisés servant à sabler les allées de jardin.

ROSELIÈRE +

Lieu planté de roseaux. — Mot non enregistré par Littré, qui remarque qu'on a employé à tort *roseaie* dans ce sens. Enregistré par Boiste.

Comme nom de lieu : *Rozelières* (M.-et-M.), etc.

TRABUCAIRE +

Voir le *Fr. Mod.*, 1951, n° 3, p. 211 (V. Hugo, 1865 ; N. Bouillet, 1857). D'après un article signé P. Guilhem (*Midi Libre*, Montpellier, 30-1-52), c'est à l'occasion du procès fait à Perpignan à une troupe de bandits de grand chemin en 1846, que ce mot aurait été lancé. Le jour de l'ouverture des débats, dit-il, on lisait dans *L'Indépendant* de Perpignan : « Les titres adorables de *chicandars*, de *flambards*, sont remplacés par celui de *trabucayre*. Le pantalon sans sous-pieds est dans le goût *trabucayrien*... Une jeune et jolie fille d'Eve écrivait dernièrement à l'un de ses infidèles : Vous n'êtes qu'un *trabucayre*... » Les enfants jouaient aux *trabucaires* ; un pâtissier avait donné ce nom à un gâteau.

René MONNOT.

## Comptes-rendus

### DIALECTOLOGIE ET FOLKLORE

*Nouvel Atlas Linguistique de la France* dirigé par Albert DAUZAT : *Atlas Linguistique et Ethnographique de la Gascogne*, par Jean SÉGUY, volume I, 220 cartes, 32 × 50 cm, Toulouse, 1954.

Sur la première page de ce volume, on peut lire, au-dessus du titre, un autre titre, plus général, comme celui d'une collection : « *Nouvel atlas linguistique de la France* ». Cette épithète « *nouvel* » nous rappelle obligatoirement qu'il y a un autre atlas linguistique de la France, sans épithète, celui de Gilliéron-Edmont. Et, avant d'aller plus loin, je veux dire ici, après d'illustres linguistes, la dette que nous avons tous à l'égard de Gilliéron, le fondateur de la géographie linguistique, et d'Edmont, l'enquêteur admirable. Nous restons confondus devant la quantité de matériaux sûrs, rassemblés dans un temps record par Edmont, et que Gilliéron nous a appris à expliquer. L'ALF reste pour les linguistes-géographes l'ouvrage fondamental auquel il faut sans cesse avoir recours ; et je pense que bien peu d'entre nous passent une journée de travail sans manier les lourds volumes irremplaçables. Comme je signerais volontiers les lignes que M. Séguy écrivait sur Edmont, « ce preux des anciens âges » ! (*Fr. mod.*, oct. 1951, 252.)

Les atlas régionaux qui ont commencé de paraître, celui du Lyonnais en 1950 et 1952, celui de la Gascogne (dont nous parlons ici) en 1954, n'ont pas la prétention de recommencer l'ALF ni de le remplacer ; ils veulent le continuer et le compléter. « Il ne s'agit pas de recommencer son atlas (de Gilliéron), mais de profiter de son expérience et de celle de ses successeurs, pour faire autre chose, pour apporter des matériaux plus complets, plus récents, avec, s'il se peut, une plus grande approximation scientifique. » Ainsi parlait M. A. Dauzat dans son article du *Français moderne* (avril 1939), par lequel il lançait l'idée d'« Un nouvel atlas linguistique de la France ».

Il s'agissait, pour nous qui écoutions cet appel d'un aîné, d'apporter des matériaux, sinon plus récents (car nous cherchons de préférence les vieux mots), du moins plus complets, grâce à un réseau plus dense de points d'enquête, à un questionnaire davantage tourné vers les réalités paysannes. Ce n'est pas le lieu de rappeler, qu'avec une équipe toute prête, j'ai pu mettre immédiatement en chantier l'Atlas du Lyonnais, en utilisant un questionnaire que je n'ai pas reçu de mes prédécesseurs, ni inventé, mais que le contact des réalités et la pratique des patois du Lyonnais-Forez m'a peu à peu imposé.

Suivant la même méthode, mon collaborateur et ami, M. Pierre Nauton, a préparé pour l'Atlas du Massif Central (dont la publication va pouvoir commencer) un questionnaire plus riche que celui du Lyonnais, adapté à la réalité linguistique, plus riche, du Massif Central. D'autres romanistes, et notamment M. Séguy, groupés autour de M. Dauzat, ont utilisé un questionnaire plus général, applicable à toutes les provinces de France et qui doit permettre ainsi de comparer les régions entre elles. Il va sans dire que les deux équipes, celle de M. Dauzat et celle de Lyon, ont toujours travaillé, sans rien abdiquer d'une indépendance nécessaire, dans ce climat de respect, d'entraide et d'amitié, qui rend si agréable la vie du chercheur au milieu de ses pairs. M. Dauzat a bien voulu présenter les deux premiers volumes de l'Atlas du Lyonnais dans des termes dont je lui suis vivement reconnaissant. Il m'est particulièrement agréable de saluer, à mon tour, l'apparition du premier volume de l'Atlas de la Gascogne de mon collègue et ami, M. Jean Séguy.

La méthode employée par M. Séguy, il l'a clairement décrite dans son article du *Français moderne* d'octobre 1951. Les enquêtes ont été confiées, non pas à un enquêteur unique, mais à plusieurs : d'une part, M. l'abbé Lalanne pour les Landes et M. Bouzet pour le Béarn ; d'autre part, pour le reste du domaine, une équipe d'élèves de M. Séguy, préparés spécialement par lui et qui ont enquêté dans leurs régions d'origine. Il me semble que ces enquêteurs nous donnent toute sécurité. Je n'ai pas procédé différemment pour le Lyonnais et cette méthode a l'avantage de permettre la réalisation rapide de l'Atlas, lorsqu'un même enquêteur (bien formé et autochtone) n'a pas la possibilité (et surtout le temps) d'enquêter seul dans un vaste domaine, comme M. Nauton vient de le faire pendant 20 mois presque consécutifs pour le Massif Central. Les divergences dans la manière de questionner et dans la manière de noter phonétiquement, peuvent être réduites chez des enquêteurs formés ensemble, habitués à travailler ensemble et qui emploient un questionnaire détaillé, c'est-à-dire comportant non des questions laconiques (ex : « le milan »), mais l'explication de la chose demandée (« le plus gros oiseau qui mange les poulets »). — Il faut saluer ici la mémoire de l'abbé Lalanne, qui semble avoir été un magnifique enquêteur, doué d'un tempérament de chercheur et d'une véritable divination des problèmes linguistiques. Il a fait, à lui seul, près de la moitié des points d'enquête, et ses travaux d'interprétation permettaient d'attendre de lui une œuvre originale.

M. Séguy a voulu un témoin unique par localité, et que ce soit un homme (et non une femme), cultivateur, âgé d'une cinquantaine d'années. L'abbé Lalanne semble avoir préféré la famille-témoin où plusieurs générations se rencontrent et où les plus jeunes rappellent parfois un mot aux plus âgés ; il a accepté les femmes, et j'ai l'im-

pression qu'en plusieurs localités, notamment à Puynormand et à Saint-Vivier-de-Monségur, il n'a eu que des témoins femmes. Avec M. Séguy, je préfère les hommes aux femmes, mais je pense qu'il est nécessaire d'avoir les deux, car seuls les hommes peuvent répondre aux questions précises sur l'outillage et les travaux des champs et seules les femmes peuvent répondre aux questions précises sur la couture, les bébés, les maladies des enfants... Avec l'abbé Lalanne, je préfère au témoin unique la famille-témoin ou le groupe de témoins, dans lequel l'un se rappelle ce que l'autre a oublié. Mais il aurait mieux valu ne pas faire quatre enquêtes avec les vieux d'un hospice, interrogés loin de chez eux et de l'ambiance locale où vit le patois.

Sur la façon de questionner, c'est l'abbé Lalanne qui s'est étendu le plus longuement. Et il n'y a qu'à le féliciter de son habitude de montrer l'image des objets, les plantes d'un herbier, en demandant : « Comment appelez-vous ça ? » C'est la méthode indirecte, de toutes la meilleure pour obtenir le vrai mot patois. Par ailleurs, M. Séguy nous confie qu'il a dressé ses élèves à ne jamais se contenter d'une première réponse qui reposerait sur un quiproquo ou qui serait un gallicisme et à combler les trous de mémoire d'un témoin avec un autre témoin. Tout cela est excellent.

Le questionnaire. « Il nous a été donné, et, pour assurer un minimum de liaison entre les divers atlas régionaux, nous l'avons accepté tel quel par discipline. » Ainsi s'exprime M. Séguy, qui regrette pour la Gascogne l'absence de questions « touchant l'activité psychique et affective » et le trop petit nombre de celles qui concernent la vie pastorale, la culture, la pêche... M. Dauzat a expliqué (*Français moderne*, juillet 1943, p. 193 et ss.) comment il a établi ce questionnaire, en partant de celui de Gilliéron et en procédant surtout par voie d'élimination, mais en ajoutant cependant un certain nombre de questions, pour aboutir à 960 questions, groupées en 18 chapitres, dans un certain ordre idéologique. Ce questionnaire permettra de comparer ce qui est certainement comparable dans tout le territoire de la France. Il n'est pas établi pour faire sortir les mots les plus vénérables, les expressions les plus typiques de l'imagination populaire, qui servent à exprimer les humbles détails de la vie paysanne et les particularités provinciales. Si j'avais un vœu à formuler, ce serait que ce questionnaire soit développé et qu'on lui ajoute, pour toute la France, de nouveaux détails sur les âges de la vie, les fêtes de l'année, l'outillage et la culture... et, dans chaque province, les questions capables de révéler les réalités locales et les mots du terroir.

Il n'y a pas lieu de s'arrêter à d'autres questions moins graves, par exemple celle de la densité des points d'enquête (cette densité est trois fois plus forte que celle de l'ALF, ce qui est tout à fait suf-

lisant). Mais il faut nous demander maintenant, devant le premier volume de l'ALG, si le but que se proposaient son initiateur et son principal auteur a été atteint. Il s'agissait d'apporter un complément à l'ALF.

Beaucoup de cartes correspondent, titre pour titre, aux cartes de l'ALF et semblent n'apporter qu'un plus grand nombre de localisations de types déjà connus. Cet apport n'est pas négligeable : outre que le dessin linguistique de la Gascogne apparaît mieux ainsi, certains types, apparus une fois ou deux dans l'ALF, trouvant ici de plus nombreuses attestations et une aire caractéristique, prennent une vie nouvelle. Ainsi les trois hapax gascons de la carte « grenouille » de l'ALF (*grautye, gramoutyo* et *gargouille*) ont, dans la carte 41 de l'ALG, une aire de trois localités pour chacun des deux premiers, de sept pour le troisième, et nous pouvons voir dans ces types autre chose que la bizarrerie d'un témoin. L'hapax *bajoc* m. « cosse », exilé solitaire par Edmont au Mas d'Azil, dans le N.-O. de l'Ariège (ALF, c. 1518), retrouve dans l'ALG cinq compagnons et une aire qui s'étend jusqu'à l'Espagne. Nous apercevons alors l'histoire de ce mot, liée à celle du catalan *bajoca*. — La carte « sapin », dans l'ALF, ne donnait pour la Gascogne que deux attestations du type latin *abêt*. La carte 147 de l'ALG nous présente *abêt* une trentaine de fois, tout le long des Pyrénées, depuis le Pays Basque ; comme ce mot nous apparaît plus vivant ! et comme nous imaginons maintenant son histoire : sa vie autrefois dans le Sud de la France, depuis l'Italie jusqu'à l'Océan, avant qu'il ait reculé sous la poussée du *sapin* parisien.

D'autres cartes apportent des types nouveaux. La carte « ver de terre » de l'ALF faisait apparaître en Gascogne, outre le type général *bermé*, 3 fois le type *boudic*, 1 fois *aché*, 1 fois *taloch* et 1 fois *bobot*. L'ALG réduit beaucoup l'importance de *bermé*, au profit de *boudic* qui règne en Gironde et dans le Nord des Landes, et de *taloch-tulos*, ce qui est conforme aux indications du dictionnaire de S. Palay. Il présente de plus : un type *biuère*, enregistré par Palay, un type *pasture* qui me paraît de même origine sémantique qu'*aché* (de ESCA « nourriture »), un type *roujane*, et les *lombric* attendus. La carte « salamandre » était dans l'ALF très encombrée par le français *salamandre* ; l'ALG restitue tout l'Ouest au type *escorpioun*, dessine l'aire cohérente du type *esgripé*, donne une aire de 10 localités au type *salamagne* (hapax dans ALF) et nous présente trois types nouveaux : *escampioun*, *mandro* et *grifou*, ce dernier appuyé par le témoignage de S. Palay. De même, l'ALG nous présente pour la « framboise », à la place de *framboise* partout dominant de l'ALF, les mots pyrénéens *aligardou* (1 fois) et *jourdou* (13 fois), attestés d'ailleurs par S. Palay. A la carte « orvet », au lieu des points d'interrogation de l'ALF, il

nous offre : *azé byèl, azé, arboula, gourgasan, berbican, arpinsa...* Pour le « liseron », il nous donne partout les successeurs de *viricla* et de *lilou*, en place du *lizerouan* qui occupe tous les points gascons de l'ALF. — De telles cartes nous rappellent qu'il y a deux étages de patois : un patois superficiel, fait de mots français adaptés à la phonétique locale, dont se servent les moins bons patoisants, et les bons quand ils sont las ou quand on leur met sous les yeux un questionnaire en français ; un patois profond, authentique, qu'il faut obtenir des meilleurs patoisants, en évitant de leur suggérer les mots français correspondants.

Les cartes les plus intéressantes, de beaucoup, sont celles qui n'ont pas d'équivalent dans l'ALF. J'en ai compté 42, c'est-à-dire un peu plus de 20 % des cartes de ce volume. La plupart sont riches de types nombreux, par exemple la carte 53 « courtilière » (*arègue, bare, chare, laure...*, types attestés mais non localisés par S. Palay) ; la carte 21 « corneille » (*crouquète, cascarète, chabe, courbachine, agarso...*) ; la carte 66 « ver du fruit », qui fait apparaître dans les Landes une riche famille de *sauter* (*sautereux, sauterelle, sauteriqueux...*) ; la carte 42, dont le titre « rainette » recouvre aussi la carte « petit crapaud qui crie après la pluie » où nous pouvons faire une cueillette de formations onomatopéiques (*kuk, kluk, klup, klut, koup, kouk, klouk, tyoup, tyot, tchop...*) ; les cartes 102 « gomme de cerisier » et III « quartier de noix », qui montrent dans quelles directions travaille l'imagination populaire, quand il s'agit d'une substance d'aspect caractéristique (la gomme est *merde* ou *morve* de *pie*, de *concou...*) ou d'un objet qui ne semble pas avoir de nom particulier (le quartier de noix est une *cuisse* ou une *perne*, c'est-à-dire toujours « une cuisse »). Les 8 cartes de champignons nous apportent pour la première fois la localisation précise des noms du cèpe, du mousseron, de l'oronge, de la coulemelle, de l'agaric, de la chanterelle, de la russule et de la vesse-de-loup. Citons encore, parmi les cartes nouvelles les plus curieuses : « terrier de lapin », « piège à oiseaux, à rats, à renards... » (illustrée de précieux croquis), « buse » (en plus des cartes « aigle » et « épervier »), « la mouche bourdonne » (riche en mots expressifs), « moustique », « la tique », « précocé » et « blet », « pépin ». Dans la section « Folklore », 7 cartes sur 17 n'ont pas d'équivalent dans l'ALF et présentent à l'attention des ethnographes aussi bien que des linguistes les noms de la bûche de Noël, du feu de la Saint-Jean, de l'intermédiaire de mariage... Le simple énoncé de ces titres montre quel précieux complément l'ALG apporte à l'ALF sur des choses, des notions, des coutumes nettement définies et bien connues de tous.

L'intérêt de ces cartes nouvelles amène le lecteur à regretter qu'elles ne soient pas encore plus nombreuses. Au chapitre des

insectes on regrette, par exemple, l'absence de « punaise des bois », « libellule », « chiure de mouche », « cloporte »... ; au chapitre des légumes, à propos de la pomme de terre, l'absence de « germes de la pomme de terre », « tige de la pomme de terre ». Au chapitre des oiseaux, on aurait aimé que les enquêteurs aient recueilli le nom de tous les oiseaux connus, comme ils l'ont fait pour les champignons. Mais c'est surtout la section « Folklore » que l'on voudrait plus développée : les jeux d'enfants sont assez bien représentés par le sifflet, la seringue, cache-cache, la toupie et les billes, mais l'on voudrait : la culbute (et l'arbre fourchu), l'escarpolette et la branloire... Quant aux trois âges de la vie, ils sont insuffisamment représentés par deux cartes sur le mariage et une sur la mort. On touche du doigt les limites d'un questionnaire établi à partir de celui de Gilliéron, quand il s'agit justement de compléter l'atlas de Gilliéron. M. Séguy a senti que ce questionnaire était insuffisant pour la Gascogne sur deux points : 1° pour tous les mots qui se rapportent à l'activité psychique et affective (la Gascogne, plus heureuse que le Lyonnais, possède encore dans ces domaines un riche vocabulaire patois) ; 2° pour le vocabulaire des « spécialités locales » (vie pastorale, moyens de transport, vie côtière...) ; et il envisage la mise en chantier d'un autre atlas, un atlas pyrénéen.

Pour présenter ses cartes, M. Séguy a pu profiter de l'expérience de l'AIS de Jaberg et Jud et de celle de notre atlas lyonnais. Je connais trop, par expérience, les difficultés du procédé de reproduction employé, le procédé Offset, le seul possible d'ailleurs, pour critiquer des imperfections de mise en page ou d'encrage. M. Séguy a un bon dessinateur de lettres, un excellent dessinateur de croquis (les croquis sont remarquables). Dans l'ensemble, le résultat est très bon. On pourrait peut-être améliorer la qualité du papier. Pour le fond orangé, M. Séguy a voulu conserver les numéros des localités de l'ALF et a désigné les localités nouvelles en ajoutant des indications d'orientation au numéro de la localité de l'ALF la plus proche ; ce qui donne souvent des suites de cinq chiffres ou lettres. C'est bien embarrassant. On pourrait, en tout cas, faire l'économie des noms de départements qui, marqués sur la carte liminaire, pourraient ne pas être répétés sur chaque carte.

M. Séguy a réalisé un très bel atlas, s'étendant sur une vaste région, malgré la difficulté d'en avoir été chargé en cours de route, quand un enquêteur au moins était déjà avancé dans ses enquêtes. Il a su grouper et former une bonne équipe d'enquêteurs. A peu près seul pour le travail d'élaboration, il assure, au prix d'un labeur acharné, la rédaction et la publication des cartes. C'est un grand service qu'il rend à la science française. Il mérite d'être félicité et remercié.

Pierre GARDETTE.

Geneviève MASSIGNON, *Contes de l'Ouest* (Brière-Vendée-Angoumois), Paris, éd. Erasmé, 1954, 8°, 274 p.

Ce beau volume, luxueusement édité sur vélin alfa, avec couverture et illustrations d'Arsène Lecoq, est le deuxième d'une nouvelle collection « Contes merveilleux des provinces de France », que dirige le folkloriste bien connu Paul DELARUE (le premier, par A. Millien et P. Delarue, était consacré au Nivernais et au Morvan).

Celui-ci est l'œuvre d'une des meilleures collaboratrices de nos atlas linguistiques, qui a mené de front, avec autant de conscience que d'enthousiasme, ses enquêtes dialectologiques et folkloriques, étroitement solidaires : on ne saurait faire de bonne dialectologie sans une connaissance approfondie du folklore. La littérature orale, en particulier, qui a conservé tant de vieux mots et affligé des tournures archaïques, est précieuse pour l'histoire linguistique régionale.

Ces contes ont été recueillis depuis 1947 auprès des « anciens » de la région ; la Grande-Brière et la Vendée se sont révélées particulièrement riches. Depuis Paul Sébillot, la méthode d'enregistrement s'est perfectionnée, grâce à l'emploi du magnétophone qui permet de saisir sur le vif le récit avec toutes ses nuances et aussi la musique qui accompagne les chants.

Les contes sont en français dans la Brière, avec quelques termes patois, beaucoup plus fréquents en Poitou, où « le conteur se sent d'autant plus dans son élément qu'il peut habiller en patois la terminaison des verbes et les démonstratifs ; dans les Charentes aussi ». Il y a même des contes tout en patois, dont un spécimen vendéen est donné (avec traduction) à la fin du livre. « Pour les autres contes — ajoute M<sup>me</sup> M. — nous n'avons pas pu reproduire toutes les tournures patoises recueillies par nous de la bouche du conteur lors de nos enquêtes directes. » (Pp. III-IV.) Les dialectologues le regretteront.

La présente collection comporte deux éditions pour chaque recueil : l'édition courante, destinée au grand public, aux simples amateurs de contes, adultes, voire enfants, qui contient les textes des contes, sans commentaires (c'est évidemment à leur intention que les tournures patoises ont été éliminées), et une édition « annotée » (celle que nous avons sous les yeux) destinée aux folkloristes, « aux chercheurs et aux curieux » : elle comporte des commentaires (rédigés par le directeur de la collection et l'auteur du volume) qui donnent, pour chaque conte, les références (avec principales variantes) au même type de conte sur le plan historique et sur le plan international, le nombre des versions françaises recueillies, etc.